

## Les musiques qui font de nouveau danser New York

LCD Soundsystem, en concert à Paris le 20 avril, fait partie, avec Fischerspooner ou avec The Rapture, des groupes qui, dans les boîtes, les bars et ailleurs, redonnent le sens de la fête à la ville américaine. Après des années où l'administration de la cité faisait la chasse aux « danseurs »

## NEW YORK

de notre envoyée spéciale

Pas moins de trois expositions célèbres comme un âge d'or les années 1970-1980, quand New York était la capitale de la fête et de la danse. « A Decade of Saturday Nights », à la Public Library, conte l'histoire de la musique disco. Le Brooklyn Museum remet en valeur l'œuvre du peintre Jean-Michel Basquiat, figure brillante et maudite de ces années-là. Il y a enfin les photos d'Alan Tannenbaum, exposées au Tribute sous le titre « New York in the 70's », qui témoignent de la nuit new-yorkaise, où le sexe et la drogue ont joué leur rôle.

Les images de Tannenbaum, en noir et blanc, étaient souvent prises lors des folles nuits du Studio 54, la discothèque où se croisaient les stars de la mode et du spectacle. Elles disent en les années de bonheur, d'insouciance et d'excès avant que le sida ne provoque un violent retour à la réalité.

C'était une époque de création tous azimuts. Une époque de bachanales musicales entre des styles que tout aurait pu opposer : disco flamboyant, rap naissant dans le ghetto du Bronx, électronique balbutiante. Au même moment, l'Angleterre voyait exploser la musique punk-rock. Une époque bénie, « où tout n'était que prise de risque alors qu'aujourd'hui le risque est souvent sanctionné sévèrement », explique Michel Esteban, qui a dirigé, entre 1978 et 1983, le label musical ZE, et qui fut un des acteurs de cette effervescence.

Justement, l'effervescence est de retour à New York, grâce à une nouvelle scène – joyeuse, dansante, adépte, elle aussi, des mélanges en tous genres.

Prenez James Murphy, alias LCD Soundsystem, qui sera en concert à Paris, le 20 avril, puis au Printemps de Bourges. Le 1<sup>er</sup> avril, il se produisait au Bowery Ballroom. Le concert affichait complet depuis des semaines. Car il est, avec d'autres groupes comme Fischerspooner, Scissor Sister, The Rapture, ou !!! (prononcer « tchik, tchik, tchik »), une des figures de cette renaissance musicale de la danse.

Le premier album de LCD Soundsystem est sorti le 15 janvier en Europe. Sur scène, entouré de ses musiciens, James Murphy dégage une énergie fulgurante. Son disque, surtout, clôt de brillante manière un cycle long de cinq ans, aujourd'hui arrivé à maturité, qui a vu « les gamins fans de rock à guitare se mettre à danser sur la house musique des Daft Punk, et vice versa », résume Dominique Keagan, le patron du Plant Bar, haut lieu de ces festivités, aujourd'hui fermé.

Ces nouveaux groupes célèbrent les noces joyeuses entre la furie rock et l'énergie de la danse. Elles ressemblent fort à celles que connut la ville à la fin des années 1970 et au début des années 1980. James Murphy le sait, lui qui s'en est tant inspiré. Ce fan lucide n'est pourtant pas du genre nostalgique. « Il devait y avoir un paquet de trucs chians aussi, je crois qu'on a tendance à enjoliver cette époque », lance-t-il avec humour. Il est sûr d'une chose : « Elle était beaucoup plus libre. » Ça, Murphy le lui envie.

La scène dance d'aujourd'hui a une singularité : elle est apparue dans une ville où les excès sont pénalisés. Car si le New York des années 1970 sentait le soufre, celui des années 1990 et 2000 sent le propre. C'est le New York de la « Quality of Life » imaginé par son ancien maire à la poigne de fer, Rudolph Giuliani, celui que beaucoup, à l'étranger, ont découvert au moment des attentats du 11-Septembre.

Tous M. Giuliani, l'esprit de contradiction n'était pas le bienvenu. Ce dernier a voulu imposer un New York plus sûr, pour le bonheur de tous – la ville était rongée par la violence et le crack –, mais aussi plus calme, et toujours plus sain, jusqu'à frôler l'obsession.

Warren Fischer et Casey Spooner, du duo Fischerspooner, se souviennent avoir trouvé New York presque tranquille lorsqu'ils y emménagent, en 1995, après avoir étudié les arts visuels à Chicago. « Nous nous demandions où avait disparu toute la fantaisie de cette ville. »

D'autant qu'en 1997 une loi durcit le ton, qui, aujourd'hui encore,

écorme passablement l'image de New York comme ville qui ne dort jamais. Cette loi, c'est la « loi cabaret ». Ce texte de 1926, imaginé à l'époque de la prohibition, oublié de tous avant d'être réactivé par l'administration Giuliani, interdit de danser dans les bars sans une licence spéciale – qu'ils sont nombreux à ne pas avoir.

Commence alors une incroyable chasse au « danseur » dans les bars de la ville. « Un jour, raconte Dominique Keagan, un flic s'est pointé incognito dans mon bar, a commandé un verre et nous a infligé une amende de 150 dollars pour « danse illégale ». » Trois semaines plus tard, le Plant était condamné à une première fermeture administrative. « Il fallait se tenir prêt au cas où les flics débarquent, se souvient James. Ce n'était pas « hey, planque la coke », non, c'était le simple fait de danser. »

Cette mésaventure, des dizaines de petits lieux de Manhattan l'ont connue, entre 1999 et 2003. La scène dance résiste, s'adapte, transforme ses concerts en happening dans les galeries, trouve refuge au Lucca, le centre névralgique de l'électroclash, situé dans le quartier de Brooklyn, où la licence cabaret est plus facile à obtenir.

## « TOTAL SMOKING BAN »

Dans le quartier du Queens, installé dans une ancienne école, se trouve PS1, un des grands centres d'art contemporain de New York qui présente des jeunes plasticiens (Le Monde du 12 avril). Ce musée des artistes de demain organise, l'été, le festival Warm Up, où le public new-yorkais découvre en plein air les musiciens qui font la vitalité de sa ville. « Ce n'était pas « Sauvons New York », tempère Casey Spooner, mais nous ressentions le besoin de faire quelque chose. »

Le groupe !!!, pour sa part, réplique en musique aux interdictions en intitulant un de ses morceaux *Me and Giuliani, down by the School*



Warren Fischer et Casey Spooner (le groupe Fischerspooner) à la galerie d'art Jeffrey Deitch, à New York.

lyard, satire de la qualité de vie new-yorkaise, sorte de boule d'énergie punk croisée avec le funk et l'électro bouillonnante. Ce sera leur premier tube, l'hymne d'une résistance joyeuse et partageuse.

Mais attention : si New York se régalait alors de son extravagance retrouvée, la « loi cabaret » demeure un frein à toute initiative. D'autant qu'il est interdit de fumer depuis le « total smoking ban » instauré en mars 2003 et qui touche tout lieu public (bars et boîtes de nuit compris).

La rébellion recommence néan-

moins à germer au cœur de Manhattan. Oh, pas grand-chose en comparaison des folles années 1970, mais beaucoup, semble-t-il, pour Michael Bloomberg, le nouveau maire de New York, qui, sur ce terrain, se situe dans la continuité de M. Giuliani.

Il suffit de monter à l'étage du petit club Luke & Leroy de Greenwich Village ou de descendre dans la cave du LIT, un bar de l'East Village, pour vivre une expérience qu'on croyait perdue dans les lieux publics : boire un verre, en dansant, une cigarette à la main.

C'est la preuve, pour Casey Spooner, que la capacité d'adaptation l'emporte : « Si tu veux vraiment faire des choses folles à New York, tu peux toujours le faire. Mais ce ne sera pas dans un lieu public. » C'est bien ce qui chagrine James Murphy, perplexe devant ce clubbing trop sage pour être créatif. « Ce qui a fait la grandeur de New York, c'est la menace permanente d'un art prolo dans Manhattan. » Cette menace transparaît dans la musique des artistes à contre-courant qui ont sauvé sa vie de banlieusard, enfant. A James Murphy, à Fischerspooner, Scissor Sisters et autres joyeux « rebels » d'aller sauver des vies maintenant.

## Quelques disques, entre électronique brute, pop et punk-funk

- **Mutant Disco vol. 3 : Garage sale.** 1 CD ZE Records, 2005. Compilation de 1978 à 1983.
- **The Rapture. Echoes.** 1 CD Vertigo/Mercury, 2003. Rock nerveux et électronique brute.
- **DFA. Compilation 02.** 1 CD DFA/labels 2002, 2004. Tout le spectre d'un label phare.
- **!!!** [prononcer tchik tchik tchik]. !!!

- Warp, 2004. L'improvisation comme moteur d'un funk moderne.
- **Scissor Sisters. We Are Scissor Sister, So Are We.** Concert enregistré au Brighton Dome (Royaume-Uni), 1 DVD AZ, 2005. Un concentré d'extravagance et le documentaire de Julien Temple *Return to Oz* sur les débuts du

- groupe. Bourré d'humour.
- **Out Hud. Let us Never Speak of it again.** 1 CD K7/Plas, sortie fin avril. Une filiation avec !!!, version pop et dub. A découvrir.
- **LCD Soundsystem. LCD Soundsystem.** 1 CD EMI, 2005. Le punk-funk à son meilleur.
- **Fischerspooner. Odyssey.** 1 CD Capitol/EMI, sortie le 19 avril.

## Odile de Plas

« LCD Soundsystem », le 20 avril à 19 heures, à l'Élysée-Montmartre, 72, bd de Rochechouart, Paris-18<sup>e</sup>. Tél. : 01-42-23-46-50. Le 21 avril à 20 heures à Evreux, à l'Abordage 02-31-86-80, 16,60 €. Le 23 avril à 18 heures au Printemps de Bourges (tél. : 01-40-35-09-09), chapiteau temporaire Le Phénix, 26 €.

## Avec « Odyssey », Fischerspooner veut élargir son public

## NEW YORK

de notre envoyée spéciale

Jedi 31 mars au soir, dans un hangar aménagé du quartier new-yorkais de Williamsburg, Warren Fischer et Casey Spooner – d'où leur nom d'artiste Fischerspooner – reçoivent leurs fans. Depuis presque deux ans, cet ancien entrepôt appartenant à la galerie d'art contemporain Jeffrey Deitch, très en vue à New York, héberge les répétitions du duo, en prévision de la sortie d'*Odyssey*, leur second album. Tous les jeudis, la porte du hangar est ouverte à qui le désire.

Ce soir, ils exposent les œuvres de leurs fans : photos, peintures, installations. Dans une heure auront lieu, comme d'habitude, les performances. « Il n'y a qu'une contrainte, explique Casey Spooner, il ne faut pas dépasser 7 minutes. Si la performance est nulle, c'est trop peu pour s'ennuyer, si elle est bonne, c'est suffisant pour se faire remarquer. » Un brin hermétique, le concert expérimental de la femme-méduse, couverte de peinture blanche, n'a suscité que des applaudissements polis, mais les trois chansons du jeune groupe de R & B moderne en récoltent de bien plus chaleureux. « Il est important que ce genre d'endroit existe, poursuit Casey Spooner, tout le monde a le droit et le besoin de débiter devant un public. »

Le duo est controversé, accusé, en dépit d'un très bon premier album (*Best Album Ever*, en 2001), d'imposture. Pis encore, d'arrivisme et, surtout, d'être arrivé. Le groupe a signé un contrat (mirifique, disait la rumeur) avec une grande maison du disque. La réussite était pourtant déjà le thème central, mais mal compris, de la chanson *Emerge*, tube de techno sombre, rageuse mais également glamour, qui les fit connaître en 2001.

Casey Spooner y chantait « la frustration de l'underground », cantonné à jouer éternellement les artistes « émergents » avant de disparaître. L'album, lui, était la conséquence d'un refus : celui « du commentaire distancié ou de la déconstruction permanente de la culture populaire », explique Casey Spooner. La chanson avait été écrite à l'occasion d'une performance pour Warm Up, le festival de musique organisé l'été dans le Queens, réservé aux jeunes artistes.

## Avec SUSAN SONTAG

Fischer et Spooner sont en réalité deux vieux amis liés avec le milieu de l'art contemporain, du théâtre expérimental et de la musique. Violoniste de formation, Warren Fischer a participé à plusieurs disques avec Jim O'Rourke et traînait ses guêtres avec son copain James Mur-

phy dans la scène rock indépendante. Casey Spooner, lui, était un « clubber » assidu du Warehouse, discothèque légendaire dans l'histoire de la house music à Chicago. Il était aussi très impliqué dans le théâtre expérimental.

*Odyssey*, leur deuxième album, se veut « plus personnel, moins crypté », explique Casey Spooner, « plus inspiré du classic rock et du son FM que de la techno brute », ajoute Warren Fischer. Le travail, commencé avec *Best Album Ever*, de conquête du grand public revendiquée comme projet artistique et musical, se poursuit avec un objet pop plus profond qu'il n'en a l'air. La création d'*Odyssey* fut d'ailleurs un parcours du combattant : c'est le Français Mirways, ex-Taxi Girl et producteur des deux derniers Madonna, qui a sorti le duo de l'impasse.

A l'heure du second album, l'enjeu est de taille pour Fischerspooner, dans un pays où n'existe pas si l'on ne vend pas 400 000 disques. Leur collaboration avec Susan Sontag, intellectuelle de la gauche américaine morte en décembre 2004, manquerait alors son but ; elle a écrit pour le duo *We Need a War*, l'une des chansons les plus troublantes de leur disque. « Au-delà de ses positions personnelles sur la 11-Septembre ou la guerre en Irak, Susan Sontag a voulu décrire cette

façon très américaine aujourd'hui, de régler les problèmes par la violence », explique Warren Fischer. « C'est une forme de legs, ajoute Casey Spooner, de la part d'une femme qui a toujours contribué à tisser des liens entre la pop culture et les arts plus nobles. Ce n'était pas facile de mettre de tels mots en musique, mais nous avions besoin de le faire. Aujourd'hui, j'en suis très fier. Je l'ai entendue sur une piste de danse à Berlin, la semaine dernière. C'est l'en-droit idéal pour l'écouter. »

## O. de P.

Fischerspooner, *Odyssey*, 1 CD (Capitol/EMI), sortie le 19 avril.